dacienne porté un coup à la maison Hernandès et Chédoine, cette maison rivale qu'il haïssait et dont il rêvait la ruine. Il profitait de l'absence des deux chefs pour multiplier ses attaques; jamais elles n'avaient été si vives, si soudaines, si dangereuses.

Francine était véritablement alarmée, et elle ajoutait quelques mots qu'André pouvait comprendre et qui voulaient dire que l'Amériquaine n'avait pas renoncé à satisfaire la passion violente qu'il avait pour elle.

En lisant cette dépêche qui jetait un grand trouble dans l'organisation actuelle de sa vie, André Chédoine resta songeur.

Son père le regardait avec un air inquiet.

—Je crois que je vais être obligé de partir, dit André.

—Que t'arrive-t-il donc?

En quelques mots André mit son père au courant de la situation.

—Il faut voir Hernandès sans tarder, dit M. Chédoine.... Justement il vient ce matin avec la jeune fille qu'il a si heureusement retrouvée, et Solange les attend.

En effet, Hernandès arriva avec Emmeline.

La jeune fille était ravissante sous le costume très élégant, bien que très simple qu'Hernandès lui avait immédiatement commandé chez un grand couturier.

Elle avait une façon délicieuse de sourire et elle s'abandonnait aux prévenances dont on l'entourait avec une adorable chaleurie, un charme captivant.

Vraiment, elle était merveilleuse dans son rôle.

Pourtant, quand elle arrivait quelque part, elle avait comme une hésitation; elle paraissait regarder autour d'elle très rapidement, d'un regard furtif et craintif; une nuance d'inquiétude était sur son visage et quelque chose d'effrayé passait dans ses yeux.

Mais elle se rassurait vite.

Evidemment, elle avait toujours présente à la mémoire les paroles qu'André Chédoine avait prononcées, quand il les avait quittés au Grand Hôtel, pour aller, disait-il, porter la bonne nouvelle à Martial Hubert.

C'était ce nom qui portait en lui la catastrophe prévue et dont la menaçait éternellement suspendue sur sa tête affrolée la jeune fille.

Comment tout cela finirait-il?

Elle se disait qu'il était temps de se hâter, qu'il fallait arriver vite au but fixé par Darthez et de Saimine.

En attendant, Solange se montrait pour elle une mère maternelle, avec un amour attendri qui se manifestait par toute espèce de recherches ingénieuses pour lui donner une distraction, une joie, un sourire, par un regard et des caresses qui étaient tout chands de la tendresse de son cœur.

Quand elle arriva avec Hernandès, Solange lui ouvrit ses bras, et avec une grâce simple, abandonnée, très affectueuse, Emmeline se laissa aller à l'effusion de la comtesse de Givre.

Hernandès les regardait, avec des yeux humides et un sourire ému flottait sur ses lèvres.

A ce moment, André entra, et, tout de suite, tendit à son ami la dépêche qu'il avait reçue.

La même nuance d'inquiétude et de dépit qui avait assombri le front d'André passa sur le visage d'Hernandès.

Ce rappel à la réalité, ainsi jeté tout d'un coup au milieu du bonheur calme qui le reposait depuis quelques jours si délicieusement, soulevait en lui une protestation irritée.

Mais il fallait promptement prendre une décision.

Ils étaient habitués, André Chédoine et lui, aux résolutions rapides dans la vie américaine, où l'on mène les affaires au train brûlant de la vapeur, où le succès des entreprises dépend de la soudaineté des initiatives, ils n'avaient pas pris la coutume des temporisations, des renvois au lendemain, dont l'insouciance européenne s'accommode si bien.

Hernandès regarda Chédoine, et Chédoine comprit tout de suite ce regard.

Il fallait partir.

Les deux hommes s'isolèrent un instant, pendant que Solange, inquiète, s'efforçait de rassurer Emmeline qui simulait une vraie douleur à l'annonce de ce contre-temps.

Puisque Chédoine était appelé d'urgence à San Francisco, la date du départ était choisie: s'était le jour même qu'il devait partir.

En effet, tout retard pouvait compromettre la situation.

Justement, un paquebot de la Compagnie transatlantique quittait le Havre le lendemain.

André partirait dans la soirée; il coucherait au Havre et s'embarquerait au matin.

Le déjeuner ne fut pas gai, malgré l'entrain qu'affectait André Chédoine.

Une fois la décision prise, il était tout à la situation nouvelle et il l'acceptait sans retour et sans récrimination.

—Puisqu'il en est ainsi, qu'il en soit ainsi, et, malgré tout vivons pour le mieux!

C'était en quelque sorte une devise pour lui.

Dans l'après midi, il fit des courses et des visites.

On l'attendit en famille à l'hôtel de M. Chédoine père.

Les heures marchaient vite, rapprochant le moment de la séparation.

André prenait le train-express du Havre à six heures.

Il quitta l'hôtel pour se rendre à la gare Saint Lazare dans la voiture de son père, et à cette minute il eut un douloureux serrement de cœur.

Il laissait en France toutes ses affections, son fraternel amour; il laissait Hernandès au milieu seulement de cette mission pour laquelle il avait juré de marcher avec lui jusqu'au bout: il restait une œuvre de justice et de châtiment à accomplir, et il ne serait pas là pour aider son ami, pour être son compagnon d'action, pour être, s'il le fallait, le bras armé de sa pensée, à lui.

Certes, il fallait partir, car les gros intérêts dont ils avaient la charge l'exigeaient impérieusement; mais Chédoine n'était pas de ces créatures qui se donnent aux affaires du cerveau comme on se donne aux affaires du cœur: c'était avant tout un être de sentiment.

Il avait, avant son départ, écouté avec une attention profonde les conseils de Hernandès.

Celui-ci lui avait, pour ainsi dire, tracé la route à suivre: on eût dit qu'il prévoyait d'avance toutes les ruses, toutes les brutalités, toutes les attaques de Tom Schepper.

L'avis d'Hernandès était d'une netteté parfaite: il fallait en finir avec ce personnage escomobrant, malfaisant, qui usait des moyens les plus frauduleux, criminels même, pour les atteindre dans leur fortune; il fallait en finir absolument!

Rien ne devait être épargné.

Coûte que coûte, il importait de réduire ce misérable à la définitive impuissance.

Ils étaient plus riches que lui, ils étaient plus forts que lui: il suffisait donc de vouloir, une fois pour toutes.

Hernandès savait faire passer sa volonté dans l'âme de son ami: aussi Chédoine était-il bien résolu.

Oui, il irait combattre là-bas, pendant qu'Hernandès combattrait ici.

Cette idée de lutte le stimula.

Ce n'était donc pas l'amour de Francine qui, par son attrait, pouvait faire atténuer les tristesses du départ. Francine n'était plus pour Chédoine la maîtresse désirée, comme il n'était plus pour elle l'amant fervent. C'était l'heureux entre eux une affection, une habitude contractée.

D'ailleurs, la jeune femme, très sérieusement intelligente et sincèrement dévouée à Chédoine et à ses intérêts, s'occupait à merveille des affaires de la maison qu'elle avait apprises et rendait de réels services.

C'est parce que Hernandès et Chédoine connaissaient la sagacité qu'ils n'avaient pas un instant douté de la réalité du danger dont sa dépêche parlait.

Au moment où André allait monter en voiture, Hernandès le serra dans ses bras, en l'embrassant comme un frère, et M. Chédoine père et Solange furent véritablement remués de l'expression d'attachement absolu dont son visage fut illuminé.

—Bon courage et à bientôt! dit Hernandès.

—A bientôt! répéta André.

Et la voiture partit.

Hernandès restait silencieux, comme s'il écoutait encore le bruit de la voiture roulant au dehors.

Ce fut Emmeline qui le tira de sa rêverie en s'approchant de lui et en lui mettant doucement ses bras autour du cou.

Il la regarda longuement, longuement il la tint dans ses bras, comme il l'a tint dans ses bras, comme il tenait tout à l'heure André Chédoine; mais Solange, qui le fixait dans les yeux, ne vit pas l'expression d'ardente sollicitude reparaître sur son visage.

Il avait l'air de faire un effort, de réprimer un mouvement intime dont il n'était pas le maître, et s'était plutôt une impression d'alarme qu'une impression d'amour qui passait dans son regard.

Solange se sentit soudain toute troublée.

—Est-ce qu'il aime moins sa fille que son frère? se demanda-t-elle. Est-ce que cette enfant n'a pas la voix que son cœur eût reconnue? Est-ce qu'il doute?....

Emmeline ne faiblissait pas pourtant; elle jouait son rôle toujours à la perfection!

A cette minute, au moment où le départ d'André laissait dans la maison une tristesse qui pesait sur les cœurs et qui faisait monter dans tous les yeux des larmes, elle affectait une douleur vraie, une compassion touchante, une très grande expression de pitié, pendant qu'en elle même elle se disait:

—Un de parti, c'est toujours cela!... Avec un adversaire de moins, la tâche sera plus commode!

Cependant, dans cette même soirée, pendant que les événements que nous venons de raconter se passaient dans la maison de M. Chédoine père, M. de Saimine et Darthez étaient ensemble; les deux complices s'étaient réunis pour parler de leurs affaires.

Ils étaient à une table de nuit, dans une salle déserte et un peu obscure d'un Café de la rue des Petits-Champs, où ils se donnaient souvent des rendez-vous, parce que là, ils étaient très tranquilles et pouvaient à leur aise causer sans qu'il y eut danger de voir leur conversation surprise.

Emmeline était dans la place déjà depuis plusieurs jours: la première partie de leur plan s'était exécutée d'une admirable façon, cela avait marché tout seul.

La premier jour, la jeune fille leur avait fait parvenir un mot pour les rassurer, pour leur dire qu'elle ne les oublirait pas et qu'elle n'oublierait pas non plus le rôle qui lui était confié; elle ajoutait qu'elle était aussi pressée qu'eux de voir leur entreprise réussir.

Darthez était comme une âme en peine; la pensée de Martial Hubert interrompait tout à coup, reconnaissant sa fille et détournant d'un souffle indigné l'échafaudage de ses combinaisons le hantait constamment.

Quant à M. de Saimine, lui, il était dévoré d'inquiétude, de désirs et d'angoisses à l'approche de l'exécution du crime qu'il avait conçu, en désespoir de cause, pour avoir Colibri.

Ils s'étaient abordés nerveux tous les deux, Darthez et lui, en jour-là; ils avaient pris rendez-vous, dans la soirée, au Café de la rue des Petits-Champs pour arrêter une détermination.

M. Saimine arriva le premier et attendit son ami.

Il fut surpris de l'expression de physionomie de Darthez, quand ce dernier arriva: en effet, Darthez, toujours sombre et inquiet les jours passés, avait véritablement un air gai, soulagé.

M. de Saimine en fut frappé, et il demanda avec une certaine hâte:

—Que se passe-t-il?.... Bonnes nouvelles?.... As tu reçu une lettre d'Emmeline?

Darthez s'assit auprès de son camarade avec complaisance, heureux de le voir aussi anxieux, satisfait d'avance de le rassurer.

—Chédoine est parti, dit il simplement.

Puis, il regarda M. de Saimine pour juger sur son visage de l'effet produit par ces paroles.

M. de Saimine ne comprenait point; il parut plutôt étonné.

—Qu'importe? dit-il. N'est-ce que cela qui te donne un air ravi?

—Mais c'est très important, répondit Darthez, que la mauvaise humeur de M. de Saimine froisse: Chédoine éloigné, nous n'avons plus en face de nous qu'un homme, qu'un seul ennemi qu'Emmeline enveloppera, cajolera et endormira beaucoup plus facilement.

—Où est allé Chédoine? demanda de Saimine.

—C'est une dépêche de Francine, de ma femme, qui l'a rappelé pour des affaires commerciales très graves. Chédoine est venu m'annoncer dans l'après midi qu'il partait ce soir même. Il m'a dit de rester à Paris, me recommandant chaudement d'aider Hernandès de toutes mes forces. Il a pris le train à la gare Saint Lazare. Il y a quelques instants; demain, il voguera vers l'Amérique. La fièvre d'Emmeline se simplifie: il faut qu'elle en profite.

—C'est une rusée coquine, et qui s'amuserait beaucoup de nous prendre à notre propre piège.... Qui sait si se trouvant bien, elle ne rêve pas de jouer son rôle jusqu'au bout, et de se faire passer toujours pour la fille retrouvée et qu'Hernandès adoptera un jour?

—C'est impossible! répondit Darthez. Je sais bien quelles ont été les paroles de Chédoine en quittant le Grand-Hôtel, au moment même où Hernandès tenait Emmeline en ses bras:—"Je vais annoncer la bonne nouvelle à Martial Hubert!"....Ce qui signifie qu'il y a entre ces trois hommes, Hernandès, Chédoine et le père d'Emmeline, un lien de sympathie, des relations affectueuses.... A chaque instant, — et pour ma part, je tremble, — à chaque instant, Martial Hubert peut arriver chez Hernandès.... Est-ce que tu t'imagines qu'elle pourra tenir son rôle en présence de son père? Que se passera-t-il, à ce moment là? Je n'ose pas y penser. Mais si Emmeline ne se hâte pas de faire le gros sac avec lequel nous pourrons filer, nous sommes perdus.

—Le silence d'Emmeline m'inquiète, dit M. de Saimine. Pourvu qu'elle n'ait pas tout raconté à quelques-uns de ces gredins avec lesquels elle a l'habitude de vivre! Oh! les misérables riraient bien à nos dépens!

—Je n'ai pas des idées aussi noires, interrompit Darthez; je crois qu'Emmeline nous est fidèle.... Et comment ne le serait-elle pas alors que d'un mot on peut tout révéler à Hernandès et la faire chasser de chez lui comme une infâme aventurière!.... Mais la besogne n'est peut être pas aussi commode que nous le pensons. Hernandès, évidemment, a sous la main des sommes énormes, mais quand on a vécu dans les Amériques, où le combat prend la vie et si ardent et si âpre, la défiance est devenue une seconde nature. Il est certain que cette défiance n'existe pas à l'égard de celle qu'il croit être sa fille, et que si elle lui demandait de tout mettre à sa disposition,—ses secrets et ses pleins,—il n'hésiterait pas; mais pour quelles raisons ferait-elle cette demande qui paraîtrait étrange?.... Emmeline épie et guette; elle attend le moment, elle saisira l'heure: elle est assez rusée, et surtout assez pressée, pour ne pas la manquer.

—Mais l'heure est bien incertaine avec un homme pareil, répondit M. de Saimine. Nous ne sommes pas dans la situation de gens que rien ne presse et qui peuvent attendre le bon vent. S'il n'y a pas, d'ici à quelques jours, un résultat, c'est une affaire dans l'eau.... et ce sera bien dommage!

Ces paroles et ce doute attristaient beaucoup Darthez, qui ne se sentait pas plus assez confiant pour dissiper toutes ces ombres.

Une impression de gêne pesait sur eux, et ils restèrent un instant sans rien dire; chacun d'eux suivait sa pensée.

Celle de Darthez était confuse et pénible; il ne pouvait pas croire à l'insuccès, et, cependant, il avait espéré mieux.

La pensée de M. de Saimine le portait tout entier à Colibri; le désir d'elle était rivé à ses flancs, à sa chair, à ses os, le brûlant toujours.

Soudain, tandis qu'il songeait, il eut un tressaillement.

—Chédoine est en Amérique, dit-il tout haut et comme se parlant à lui-même.

—Il y sera bientôt, ajouta Darthez, qui regarda son complice avec étonnement.

—Si Hernandès n'était plus là, nous serions les maîtres d'Emmeline et nous serions les maîtres de l'avenir.... Elle prendrait tout, si Chédoine la recevait en Amérique et la mettrait immédiatement en possession de la fortune qu'Hernandès lui réserve.... Oui, si Hernandès était supprimé.....

Il parlait d'une voix basse, sourde, mais ardente quand même de tout l'effort de sa pensée qui se tendait vers un but subitement découvert.

—Que veux tu dire? demanda Darthez.

—M. de Saimine le regarda; puis, il reprit; — et maintenant sa voix était plus nette et plus précise, comme si déjà la conviction était en lui:

—Eh! oui, Hernandès disparu, Emmeline est incontestablement la fille dont il aura établi les droits.... Chédoine, avant de partir l'a connue, et tu sais bien dans quelles dispositions il était.... Il la recevra les bras ouverts et l'aimera peut-être davantage encore parce qu'il aimera en elle le souvenir de son ami.... Il sait bien qu'elles étaient les intentions d'Hernandès à son égard: il considérera comme un devoir l'accomplissement absolu de la volonté de son ami.

—Mais comment veux-tu le faire disparaître? demanda Darthez que cette situation nouvelle enhéyrait.... Veux-tu donc de nouveau te battre avec lui?.. Tu mais bien.....

M. de Saimine lui avait mis la main sur le bras; une expression de haine violente traversa sa figure.

—Tais-toi! dit-il, tais toi!.... ne parle jamais de cela!

—Voudrais-tu l'assassiner? reprit alors Darthez d'une voix très-basse.

M. de Saimine eut un singulier sourire et secoua lentement la tête pour dire: "Non."

—Alors, quoi?

M. de Saimine regardait toujours devant lui, mais ses yeux ne voyaient rien; toute son attention se concentrait en lui-même, et ce qu'il voyait, ce à quoi il pensait absolument, c'était à l'idée qui venait de surgir en son cerveau.

—Laisse-moi faire, dit-il, et permets-moi de ne pas en dire davantage pour le moment..... Mon idée est excellente, j'en suis sûr; elle réussira sans nous compromettre..... Elle nous délivrera absolument d'Hernandès, et, de plus, j'y goûte, pour ma part, une saveur de vengeance qui me semble de joie.

Ses yeux brillaient et il mordillait ses lèvres, non plus d'un mouvement impe-

III

UN ÉTRANGE VISITEUR.

—Comment avez vous pu vous séparer de l'enfant? dit Solange, en venant à la rencontre d'Hernandès qui venait d'arriver à l'hôtel de M. Chédoine et qui marchait dans la grande allée du jardin.

Hernandès sourit.

—Elle a en aujourd'hui un caprice et m'a demandé sa liberté. Elle s'est faite belle et s'est chargée d'une quantité de présents, de cadeaux de toute sorte qu'elle réserve à ses anciennes compagnes d'atelier. Elle veut les voir aujourd'hui une à une, leur apparaître, m'a-t-elle dit, dans sa situation nouvelle, dont toutes seront très heureuses, car toutes la chérissaient. Elle a voulu faire seule ce véritable pèlerinage, afin qu'aucune ne fût intimidée par ma présence. Elle a pris une voiture, et elle est partie très gaie, très rieuse, m'envoyant du bout des doigts des baisers charmants.... Voilà pourquoi elle n'est pas avec moi, et pourquoi vous ne pourrez pas aujourd'hui l'embrasser. Les fleurs matérielles charmeuses dont la douce tendresse monte de votre admirable cœur.... Oh! madame, que je vous suis reconnaissant de votre bonté, de votre générosse sympathie!....

—Ne vous souvient-il donc plus, dit Solange, que vous avez fait passer en moi toutes vos espérances et que vos vœux étaient les miens?.... A la réalisation de cet espoir, pour lequel battait votre cœur, je me suis senti pénétré d'une joie immense, parce qu'il m'a semblé que le ciel, enfin juste, s'ouvrait sur deux de votre tête et que la joie divine vous inondait.

Hernandès ne répondit pas; il resta pensif, le front courbé.

Alors, Solange s'approcha de lui.

Le visage de la jeune femme s'était soudain assombri d'un voile de tristesse et, d'une voix hésitante, elle dit:

—Mon ami....

Hernandès releva tête.

Sa physionomie avait cette expression d'inquiétude anxieuse, d'effort désespéré que Solange avait remarqué quand il tenait Emmeline en ses bras, après le départ d'André Chédoine.

Véritablement, ses yeux étaient pleins d'angoisse; ils semblaient implorer sa pitié.

Solange fut par de regard douloureux profondément touchée.

Elle fit le geste de tendre les bras vers lui, comme pour l'exhorter, le consoler, comme pour faire revivre en lui cette espérance qu'elle voyait vaciller ainsi qu'une flamme mourante.

Des mots de douce affection lui montaient aux lèvres, mais elle faisait un effort pour les contenir, pour ne pas les laisser tomber de ses lèvres tremblantes.

Ces mots, jaillis de son cœur vibrant au contact de cette infortunée imméritée, auraient porté en eux une ardeur qu'elle voulait éteindre, qu'elle voulait retenir en elle, enfermée comme dans un sanctuaire.

Mais Hernandès devinait le trouble dont elle était agitée; on eût dit qu'en son âme belle de Solange trouvait un écho, et que le souffle divin qui soufflait en poitrine était la voix éloquente qui lui disait tout.

Hernandès prit la main de Solange et lentement il la porta à ses lèvres.

Il la tint un instant contre sa bouche frémissante, et le regard qui tombait des grands yeux de la comtesse de Givre était d'une indicible expression de mélancolie tendre, de sympathie fervente.

—Pourquoi souffrez-vous, mon ami? demanda-t-elle doucement.

Hernandès, d'une voix très basse,—on eût dit qu'il craignait d'être entendu,—répondit:

—J'ai peur!

Ils se jurèrent un instant, et comme si dans le bassin, se tenait dit, il absorbait une consolation, Hernandès parla.

—Oui, j'ai peur, reprit-il, j'ai peur de moi. Je ne sais pas quelle est la mystérieuse influence qui troble mon cœur, mais elle le double. J'entends des voix étranges qui parlent en moi, et mon âme se laisse prédire à ces voix inconnues qui lui versent le doute, le doute horrible. Je sais plus malheureux, bien plus malheureux que lorsque je n'avais que l'espérance incertaine pour me soutenir.

—Parlez, mon ami, n'écoute Solange; dites-moi tout.... comme à une sœur.

—Eh bien! je ne suis pas sûr d'avoir trouvé l'enfant que je cherchais!.....

Quelquefois, je jette des regards autour de moi avec crainte, comme si j'étais entouré d'intrigues mystérieuses, nouées autour de moi ainsi que les mailles d'un filet..... Quand je tiens cette enfant dans mes bras, il me semble que, tout d'un coup, ou! voile dans ses yeux me cache sa pensée..... Hier encore, je voulais me convaincre, et mon regard pénétrait dans le sien pour voir jusqu'en son âme. Je ne suis retourné tout d'un coup. Il m'avait semblé entendre de glace sitôt dans le Premier District, carré borné par les rues Fulton, Notre-Dame, Front et Julie, désignée comme terrain No. 6, 7, 8 et 9, sur un plan comme le plan de J. A. Beard, dûment certifié par Hugh Grass, voyer, en date du 12 Janvier 1852, et déposé en l'étude de H. B. Cousse, ancien notaire, lesquels terrains mesurent d'après le dit plan comme suit:

Le terrain No 6 mesure environ vingt-quatre pieds, huit pouces et quatre lignes de façade rues Fulton et Front, sur une profondeur de cent vingt-deux pieds, six pouces et deux lignes sur la limite du terrain No 4; et cent-vingt deux pieds, six pouces et sept lignes sur la ligne du terrain No 5. Le terrain No 7 mesure environ vingt quatre pieds, deux pouces et trois lignes de façade sur chacune des rues Fulton et Front, sur une profondeur de cent vingt-deux pieds, neuf pouces et quatre lignes sur la ligne de terrain No 6 et sur la ligne du terrain No 8. Le terrain No 8 forme le coin des rues Fulton et Julie, et mesure vingt-quatre pieds, huit pouces et cinq lignes de façade rues Fulton et Front, et cent-vingt-trois pieds, deux pouces et deux lignes de façade rue Julie, et cent-vingt trois pieds, six pouces et deux lignes de carré sur la ligne du terrain No 9.

Saisi dans la susdite affaire.

Termes et conditions—Comptant pour payer et satisfaire la réclamation des demandeurs, soit une somme de $1,050 00 maintenant due sur des coupons de trois ânés par la compagnie demanderesse, et $1,050 00 hypothèque de l'avant sur le terrain entre les mains et sous-ponts ici en litige; l'acquéreur assumant un montant égal à ces créances, coupons attachés et hypothèque, soit $1,050 échéant le 15 octobre 1891, $1,050 échéant le 15 avril 1892, $1,050 payable le 15 avril 1893, $1,050 payable le 15 octobre 1893, $1,050 payables le 15 avril 1894, $1,050 payable le 15 octobre 1894; $1,050 payable le 15 avril 1895; et les frais et dépens. etc., etc., et de la vente.

L'acquéreur également assumera le paiement d'une somme égale à son enchère de 4 1 hors de la Compagnie de Fabrication de Gaz de Papier, en date du 12 avril 1889, payable six ans après date garantie par hypothèque par acte passé pardevant John Bedebrugel, ancien notaire, en avril 1889; 25 pour la somme de $1,000 chacun; et 20 pour la somme de $500 chacun, le reste, s'il y en a, du prix de l'adjudication, comptant.

CHAS W. DROWN,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.
24 août—24 31—sept 7 14 21 28

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété nouvellement formant le coin des rue Annunciation et Première (bornée par les rues Deuxième et Chippewa.)

Mme Veuve Gertrude Hammel vs Wm F. Brown.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans. No 32,205.—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St Charles, entre la rue Gravier et Carondelet Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 26 septembre 1891, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

C'est comme terminée avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, et les droits, passages, privilèges, servitudes et avantages y appartenant, et tout l'attirail qui se trouve sur les lieux consistant de machines, appareils et tous autres objets faisant partie de la fabrique de glace située dans le Premier District, carré borné par les rues Fulton, Notre-Dame, Front et Julie, désignée comme terrains No. 6, 7, 8 et 9, sur un plan comme le plan de J. A. Beard, dûment certifié par Hugh Grass, voyer, en date du 12 Janvier 1852, et déposé en l'étude de H. B. Cousse, ancien notaire, lesquels terrains mesurent d'après le dit plan comme suit:

Le terrain No 6 mesure environ vingt-quatre pieds, huit pouces et quatre lignes de façade rues Fulton et Front, sur une profondeur de cent vingt-deux pieds, six pouces et deux lignes sur la limite du terrain No 4; et cent-vingt deux pieds, six pouces et sept lignes sur la ligne du terrain No 5. Le terrain No 7 mesure environ vingt quatre pieds, deux pouces et trois lignes de façade sur chacune des rues Fulton et Front, sur une profondeur de cent vingt-deux pieds, neuf pouces et quatre lignes sur la ligne du terrain No 6 sur la ligne du terrain No 8. Le terrain No 8 forme le coin des rues Fulton et Julie, et mesure vingt-quatre pieds, huit pouces et cinq lignes de façade rues Fulton et Front, et cent-vingt-trois pieds, deux pouces et deux lignes de façade rue Julie, et cent-vingt trois pieds, six pouces et deux lignes de carré sur la ligne du terrain No 9.

Saisi dans la susdite affaire.

Termes et conditions—Comptant pour payer et satisfaire la réclamation des demandeurs, soit une somme de $1,050 00 maintenant due sur des coupons de trois ânés par la compagnie demanderesse, et $1,050